FRC 11522A

Case FRC 13412

LE MASQUE ARRACHÉ, OU PICHEGRU TRAITÉ COMME IL LE MÉRITE.

Vérités austères sur un général vers lequel tous les regards sont fixés; Pichegru envoyé à l'école de Pompée. Ridicule jetté sur l'entrée triomphale des chefs-d'œuvre de l'Italie dans l'enceinte de nos murs.

Sur le géneral Pichegru.

Les grands hommes appartiennent à l'histoire avant d'être le domaine d'une faction. Pichegru, la postérite jalouse d'une proie aussi riche que tu sembles devoir l'être pour elle, te réclame sans tache pour te placer au rang des illustres bienfaiteurs du monde. Mais le génie des factions au regard louche, au visage bronzé, à la démarche trainante, veut s'entrelacer autour de ta gloire, pour l'étouffer. Le sceptre livide de la jalousie a secoué sur ton ame ses noires

THE NEWBERRY LIBRARY

vapeurs et *les trophées d'Italie troublent ton sommeil...* Pichegru, encore un pas de plus, et tu n'es plus qu'un de ses hommes fameux que la nature lance dans le sein de chaque siècle, pour ombrager le tableau de l'humanité par de *belles horreurs.* . .

Si j'étois écrivain de parti, comme les cent libellistes du jour m'accuseront de l'être, je monterois sur les tréteaux du tribunat, je deverserois à pleines mains la fange sur ta gloire; je la travestirois ridiculement aux yeux de mes concitoyens, peut-être parviendrois-je à faire méconnoître à ma patrie, le grand homme qu'elle possède en toi? Quelques Dumolard de l'antique Athènes, ne firent-ils pas mourir de misère et d'opprobre dans un cachot l'illustre vainqueur de Marathon? Quelques Henry Larivière du forum romain ne forcèrent-ils pas à un exil volontaire le héros de l'Afrique et des Espagnes, le grand Scipion? Quelques galoppins de l'homme de Blakenbourg, dans un barbouillage imprimé tous les jours sous le nom du *Thé*, du *Grondeur* et du *Miroir* ne jettent-ils pas la boue dans laquelle ils *clapottent*, sur les lauriers de ton émule Buonaparte l'*italique*, semblables à ces extravagantes prêtresses de Juida qui lancent au soleil *levant* leurs immondices *périodiques* pour se venger de l'éclat de ses rayons, tandis qu'elles sont obligées de suspendre leur brute sensualité?

Mais Pichegru, pour parler de toi, je m'élance en quelque sorte dans le sein de la postérité, et prenant la parole sur le vainqueur de la Hollande, je ne serai que l'Echo de cette génération suivante, qui tient les véritables registres de notre histoire.

Sous les rois, tu n'étois qu'un soldat obscur : ton génie n'eut été qu'un de ses diamans bruts qui restent ensevelis dans les trésors secrets de la féconde nature. Une sous-lieutenance arrachée, à force de vertus militaires, tel auroit été l'*ultimatum* de tes espérances.

Mais une révolution ayant déplacé tout ce qui n'étoit pas placé par le talent; d'obscurs avocats sont devenus les premiers administrateurs de l'empire, et de simples soldats portés sur les ailes du génie et de l'audace se sont élancés parmi les plus illustres capitaines de l'europe. La révolution a fait du soldat Pichegru un grand général, et Pichegru général a couronné des lauriers de la victoire cette révolution bienfaisante, l'élément primitif de sa gloire. Parlerai-je de tes exploits? tous les rois les répètent, comme jadis on chantoit la gloire de ces héros demi dieux qui forçoient à l'admiration jusqu'à leurs fiers ennemis; avec quel respect le grand roi reçoit fugitif dans ses états, Thémistocle, qui, si souvent l'avoit fait trembler jusques sur son trône !

Parlerai-je de ta conquête de la Hollande ? les burins de l'histoire s'en sont déjà saisi; ils sont gravés dans le temple de la gloire au-dessus de ces exploits guerriers, qui, depuis plus de dix siècles aient étonné le monde. Il n'appartenoit qu'à la France en révolution, d'enfanter Buonaparte après son Pichegru, et d'accumuler ainsi prodiges sur prodiges.

Si ma plume s'arrêtoit en cet endroit, Pichegru tu devrois me l'arracher des mains, la fouler sous tes pieds : le véritable héros méprise le flatteur; mais brave général, je ne m'élance dans le sein de ta

gloire, que pour en arracher ce ver rongeur que viennent d'y faire naître les miasmes de cette révolution réactive qui se fait précéder dans sa marche par l'odeur cadavereuse d'une guerre civile.

Le foible parti d'un roi vaincu veut s'emparer exclusivement d'un homme qui n'appartient plus qu'à l'univers. Le génie de la jalousie conspire avec le lutin des factions pour faire du héros de la France un obscur rebelle. On veut dessécher tes lauriers par les canons d'un second vendémiaire.

Une révolution qui met un peuple à la place d'un roi; le théisme philantropique, à la place de l'intolérant sacerdoce; et le plébéïen à talens, à la place du stupide patricien; une révolution qui renouvelle dans un vaste empire, les hommes, les choses, les coutumes et les mœurs, doit avoir pour ennemis éternels, les individus qu'elle déplace, et qui se trouvent les victimes de la renaissance de l'ordre. Dans le sein de cette contrée, il existe toujours une espèce de lazaret politique, ou le levain pestilentiel de la contre révolution semble fermenter sans cesse. Il faut que plusieurs générations aient roulé sur le tombeau de la monarchie, pour que ses ennemis désespèrent d'évoquer un jour son ombre. Pendant plus d'un siècle Rome eut à combattre la faction des Tarquins qui n'expira qu'avec le dernier rejetton de ces proscrits.

Le gouvernement monarchique réunit donc encore en France de nombreux partisans, dont l'audace croit en raison de la foiblesse de l'influence révolutionnaire; les crimes du décemvirat sont devenus leur principal aliment. Ils ont astucieusement identifié la conven-

tion au comité dictatorial, et le directoire à la convention ; ils ont confondu le 14 juillet avec le 2 septembre, et le 10 août avec le 31 mai.

Réunissant toutes les époques, ne formant qu'un seul faisceau de tous les ressentimens particuliers ; ils ont amoncelé, pour ainsi dire, dans un verre cylindrique, les traits les plus hideux de la révolution ; ils en ont fait réfléchir l'image travestie de la liberté ; comme si on devoit blasphèmer l'évangile, en lisant les atroces annales de la Saint-Barthelemy ; comme si l'on devoit regarder l'amour comme un funeste délire, parce que jadis exista le rocher de Loucappe ; comme si le génie devoit briser ses tablettes, parce qu'un Gallay et un Beaulieu griffonnent des calomnies ordurières à 3 liv. la page.

Comme si la philantropie étoit féroce, parce que Rovère et W..... ont revêtu son masque ; comme si la surveillance politique étoit anarchie, parce que Dumolard et Vaublanc s'érigent en censeurs des opérations exécutives.

La grande tactique des réacteurs est d'étouffer la révolution sous le poids de tous les forfaits commis depuis huit ans ; présentant sans cesse aux yeux des patriotes, le tableau hideux des crimes, qui depuis si long-tems font porter le deuil du génie de la liberté, ils ont fait expirer la parole sur leurs lèvres, en les déclarant complices de tous les désastres publics. Le silence du républicain est devenu leur chant de victoire, comme la lave bouillonnante d'un volcan, ils ont aussitôt infecté le sénat, les admtnistrations et tous les tribunaux. Orgueilleux de leur prépondérance

civile; ils s'emparent maintenant des rênes de l'opinion; ils font le siège du directoire pour s'en emparer de vive force, et planter l'oriflamme royal sur les pavillons du Luxembourg.

Ils ne sont plus maintenant une faction isolée qui redoute la surveillance de la loi, et le tocsin de l'opinion : mais ils constituent la magistrature; ils ont entre leurs mains tous les ressorts du *corps social*; ils font porter à la loi leur livrée; ils revêtent la justice du manteau sanglant de leur implacable vindicte.

Mais sans la force publique, ils n'ont que l'hydropisie de la puissance et non son robuste tempérament : ils ne sont comme disoit Cromwell, que des roitelets de tribune que la vue d'un cimeterre fera trembler sur ces treteaux qui leur sert de trône. Toutes les harangues du monde, ne valent pas quelque fois l'amorce d'un canon, et tout le *caquet décrétant de la gente portant toge* n'est qu'un ridicule glapissement devant les cohortes victorieuses de César.

Aussi veulent-ils se créer une force particulière, pour s'opposer à celle du gouvernement; ils ont derrière eux un héros qui les inquiète, ils cherchent à lui opposer un rival; tous leurs regards se fixent vers Pichegru comme le seul qui puisse se mesurer avec le vainqueur d'Italie.

Pichegru, ils ont épié les faiblesses de ta grande ame, des dégoûts particuliers t'ont enlevé, nous le savons, à cette carrière militaire où chacun de tes pas étoit un prodige; ils veulent convertir en vengeance ulcéreuse tes ressentimens privés. Les lauriers que Buonaparte l'Italique, accumule sur sa tête, peu-

veut aiguilloner ta noble ambition; ils soufflent dans ton ame le noir venin de la jalousie, ils veulent te charger du rôle avilissant de Pompée devant celui qu'ils appellent un moderne César.

Déjà ils t'ont presque conquis ; et dans la fange de Clichy on apperçoit, Pichegru, quelques feuilles de tes lauriers. Ils veulent mutiler ce directoire énergique, dont la cause est essentiellement liée à celle de la liberte; pour faire parade pour ainsi dire de leur corps d'élite, ils t'ont chargé de leur premiere attaque.

Que l'Europe sera surprise et déconcertée en voyant le vainqueur des Germains et des Bataves, montant à la tribune aux harangues, son tême à la main pour chicaner la puissance exécutive sur quelque toises dépassées de la ligne que la constitution trace entre le siége de l'Empire et la force armée. C'est le héros habitué à plaider à coups de canon la cause des peuples contre les rois, que l'on charge de ce ridicule procet. Ha Pichegru, quel travertissement ! un des plus grands capitaines de l'Europe devenir le Thersite du forum français!

Pichegru, toi qui depuis deux mois, semblois retranché dans le silence de l'observation, tu te familiarise tout-à-coup avec la tribune; deux fois dans l'espace d'une semaine tu prends la parole, et deux fois tu te fais l'exécuteur testamentaire des dispositions de mort que la royauté mourante semble avoir léguée à sa patrie.

Paralyser l'action du gouvernement, *réédifier les autels*, *organiser sur un mode réactif la garde nationale*. Voilà les principales vases des instructions données par le prétendant à ses commissaires; et

l'on diroit que Pichegru dans cette ridicule mission s'associe avec je ne sais quel Camile Jordan, connu par le rôle de Gregoire de Nazianze, qu'il a travesti d'une manière si burlesque. Le fier enfant de la victoire, file une intrigue sous la dictée d'un Dumolard, ce héros gâté de la fortune, qui prend les flottes ennemies au pas de charge, se fait l'instrument passif des intriguans de Clichy.

Hier, le délateur du Directoire, aujourd'hui tu fais le rapport sur la garde nationale d'après le plan du cabinet de Blakenbourg.

— On a trompé ton ame simple et grande, brave héros; on t'a peint le gouvernement en guerre ouverte avec la législature; les traitres ont électrisé ton courage en te faisant appercevoir dans les légions d'Italie, l'armée de ce triumvirat que le royalisme jette dans le sein du gouvernement pour l'avilir. Ils t'ont peint les trophées de Bonaparte *l'italique*, comme les écueils de notre liberté politique; ils semblent enfin insinuer à l'orgueil d'un héros, l'ambition de lutter contre ce vainqueur des rois, qui jusqu'ici ne s'est montré que le sujet modeste de la loi.

Ces lâches vendémiairistes dont le dos est encore cicatrisé par les blessures d'un ennemi qu'ils n'ont pas osé regarder long-tems en face, parlent d'une seconde levée de boucliers contre le reste du parti républicain, et la lieutenance générale du *royaume in partibus* du bourgeois de Blakenbourg, voilà le grand appas dont ils croient flatter ton ambition, ils évoquent en ta présence les mânes de Monck; mais

œuvre l'histoire et vois cet ancien adulateur de Cromwel placé parmi les traîtres heureux dont le succès n'a pas effacé l'infâmie d'une apostasie politique.

Le vainqueur de Fleurus qui pèse plus qu'un roi dans la balance de l'Europe, se feroit le premier valet d'un monarque fugitif, qu'un duc de Brunswick loge avec une dédaigneuse pitié dans un de ses jardins !

Pichegru, interroge la mémoire de Pompilius, demande à ce sénateur romain s'il ne se croyoit pas pour le moins l'égal de ce grand roi de la Syrie, qu'il renfermoit en maître dans le cercle tracé par sa main autour du prince. Demande au questeur Sylla s'il ne prenoit pas la droite, sur le roi Numide, dont il daignoit commander les armées.

Enverrais-je ton orgueil républicain, prendre des leçons de ce bourguemêtre d'Amsterdam, qui fit avec dedain attendre dans son antichambre les plénipotentiaires du fier Louis XIV. Général, serois-tu le seul personnage dans l'Europe qui ne sache pas apprécier ce que vaut Pichegru ?

Quoi, les trophées de Fleurus, tous ces lauriers moissonnés pendant la plus audacieuse et la plus longue campagne dont l'histoire fasse mention, seroient ensevelis dans cet obscur tripot de petits intrigants qui voient leur patrie dans Clichy, et tout l'Univers dans leur cotterie !

Comme tu parois encore plus petit que ce fameux guerrier conspirant dans le boudoir de la duchesse de Longueville ! Ta gloire militaire éclipse celle du vainqueur de Lens et de Rocroy ; mais vas contem-

pler le véritable héros dans la galerie de Chantilly. Les ailes de la renommée cachent officieusement le feuillet de l'histoire de sa rebellion. Et le grand Condé fait amende honorable à la postérité, pour avoir osé vaincre les armées de sa patrie.

Je ne te parle pas des chances d'une lutte inégale à laquelle tu pourrois exposer ta gloire. Offrir des périls à un héros c'est enflammer son courage. Alexandre s'élance lui deuxième dans une ville assiégée parce qu'on lui conseilloit la retraite, et parce qu'il étoit Alexandre. Mais pourquoi ne pas te dire, Pichegru, que le plus grand homme de guerre dans les dissentions civiles, ne se montre souvent qu'un obscur factieux : Condé ne paroît qu'un écolier mutin qui reçoit les étrivières d'un cardinal plus savant que lui dans le machiavélisme ministériel. Pompee, dont le nom avoit rempli l'Univers, dans les plaines de Pharsale, ne paroît plus que le général de la bourgeoisie de Rome, qui fait du camp un forum, où l'on met en délibération la tactique militaire, qui regarde une bataille comme l'orage d'une sédition qu'elle se glorifie d'exciter; et qui se fait battre comme elle se laisse dissiper par une patrouille dans une place publique.

Pompée *avec son sénat*, *toute sa jeunesse dorée et les oies du capitole* n'est plus aux yeux de l'histoire le vainqueur de Mithridate et de Tygranne; mais le fugitif de Pharsale.

Ah Pichegru! dans une guerre civile, quel rôle ridicule joue souvent le plus fameux guerrier lorsqu'il devient sur-tout *un général parlementaire*. Reconnoît-on l'émule de Turenne dans le commandant des bour-

geois de Paris, pendant la guerre ridicule de la fronde.

Pichegru, je me résume en te disant que le piedestal de ta statue est déjà dans le temple de la Renommée; mais la massue du tems le brisera dès ton vivant, si le vainqueur de Fleurus ne devient plus qu'un factieux; si le général qui conduisit tant de fois à la victoire des phalanges de héros français, ne paroît plus que le chef de ces jeunes hermaphrodites, qui doivent plutôt traîner la *conque* de Vénus que de soulever le pesant bouclier de Mars, dignes soldats de Danican, que l'Europe verroit avec le sourire de l'étonnement, sous les drapeaux d'un Pichegru.

Nous sommes trop philosophes en vérité pour être républicains : ce caractère n'appartenoit qu'aux barbares du latium. Ils n'étoient pas métaphisiciens comme les Velches mes chers compatriotes, qui placent la liberté dans une harangue, la théorie de leurs proits, dans un cadre doré, et les mœurs républicaines, dans des combats simulés au champ de Mars.

Notre républicanisme est du *quiétisme tout pur*. On diroit que la sensible madame Guyon, qui n'aimoit Dieu que pour lui même, et qui se passionoit pour son cher Fénélon, de l'amour le moins sensuel et le plus abstrait, est venue nous apprendre à ne raffoler de la liberté que pour elle même, à ne la contempler que dans sa propre essence et non dans ce décorum majestueux dont l'environnoient tous les anciens peuples qui l'avoient conquise.

Philosophes d'hier, le corps social a ses sensualités comme votre petit individu. Vous êtes toute ame dans votre cabinet; mais à la table et dans un boudoir,

n'êtes-vous pas un peu charnels? Le bon Platon sabloit à la table de Dion le *Phalère spirituex*, après qu'il avoit écrit son dialogue contre la tyrannie que les sens exercent sur les facultés de l'ame; le sage de Montmorency s'évertuoit quelquefois avec sa Thérèse, et la poule au pot et le gâteau paitri par les mains de sa ménagère chérie, égayoit quelquefois l'*é*conomie monotonne de la table du philosophe. Mais nous, nous ne nous écartons jamais de notre protocole routinier; nous nous croyons plus républicains qu'aucun peuple, parce que nous avons un directoire, deux chambres délibérantes et cinq mille petits sènats qui, par leurs motions d'ordre, et leur question préalable, et leur arrêtés, précédés de beaux considérans, travaillent sur notre liberté d'après la dose administrative répandue dans le sensorium banal de ces sénateurs *au petit pied*, que nous appellons municipaux; mais ces institutions populaires qui donuent un air de famille à tous ce peuple qui vit sous la même loi, cette sensualité républicaine qui doit faire quelquefois oublier la gravite du forum. (Ha pauvres Welchs! qnel est votre forum), ces fêtes publiques, ces réjouissances, cette pompe majestueuse qui doit environner nos événemens publics. Bagatelle que tout cela. Le directoire a sa garde; notre sénat a la sienne; les ministres ont leurs voitures; les petits municipaux out leur huissier, le peuple a son scrutin dans le mois de germinal; à quatre oú cinq époques de la belle saison, quelque centaines de soldats s'amusent, par ordre du directoire, à la petite guerre. Pendant ce divertissement

guerrier, les gouvernans tenant le grand couvert, boivent avec les ambassadeurs à la santé de tous les gouvernans leurs confrères; le soir, quelque lampions, des violons, des filles de joie qui dansent avec des militaires; ne voilà-t-il pas des formes républicaines, des institutions républicaines, enfin des fêtes républicaines; et le beau discours du prince du sénat, et la harangue directoriale, et les décharges d'artillerie, et les drapeaux flottans, et l'estrade couverte d'un tapis de velours avec ses franges d'or s et la liberté de plâtre (1), et l'égalité de plâtre, et les quatre gros animaux de plâtre qui défendent l'entrée du champ de Mars, comptez vous pour de simples bagatelles tout ce rituel républicain. . . . . Ha! je le répète encore pauvres Welches!.. J'ai vu votre fête du 14 Juillet, celle du 9 thermidor; et je vous ai jugé. S'il vous faut accorder, sur votre parole, l'existence de votre république, avouez que son squélette est bien maigre, bien décharné; la méthaphisique le ronge avec autant de ténacité que le matérialisme travaille vos gouvernants.

Aujourd'hui j'ai vu l'entrée triomphale des riches dépouilles de l'Italie, et je vous dis encore que je vous ai jugé. Je rencontre par hasard une file de vingt charriots ayant chacun pour attelage deux tristes

(1) Notre révolution ne semble qu'un échafaudage du moment; nos obélisques ne sont que des planches vermoulues, et le plâtre est le seul bronze qui compose nos monumens publics. Aussi le ministère de M. Benezech, sous la direction duquel tous ces chefs-d'œuvre ont été travaillés, peut s'appeller le ministere plâtré.

mulets qui n'avaient pas l'allure de trainer des chars triomphants. Une douzaine de soldats étoient l'escorte de ce riche convoi. Quelques pelottons de passans qui se formoient et se dispersoient successivement, voilà le seul concours de curieux qui venoient s'informer du mystère de ces charriots. Je les ai vu arriver à la porte de l'institut comme un convoi de grains va se décharger dans un magasin de subsistance.

Mais *l'incognito* paroît le premier chapitre du livre des étiquettes, rédigé d'après les instructions du directoire.

Barthélemi fait son entrée incognito. L'ambassadeur Ottoman imite le directeur, et tous les chefs-d'œuvre d'Italie font comme *Reis Efendi*, ils arrivent sans que personne s'en doute.

Quelques républicains un peu moroses voulant empreindre sur nos mœurs un certain cachet d'esprit national, diront que l'on auroit du faire concorder l'arrivée du convoi avec le 10 thermidor; qu'une solemnité républicaine auroit été plus pompeusement décorée par l'entrée triomphale de la riche proie que les armes de nos guerriers ont ccuquise sur les gouvernemens ennemis, que par l'audience d'un ambassadeur ottoman; et ces austères frondeurs, nous renverront encore à l'école de Rome ou de la Grèce.

Ces peuples-là savoient électriser les ames par l'appareil de la puissance nationale.

Chaque ville de la Grèce se peuploit de héros à l'époque glorieuse ou les dépouilles persannes échues par le sort, aux guerriers qu'elle avoit envoyé vaincre, à Platée ou à Salamine, faisoient leur entrée

triomphale dans l'enceinte de ses murs; les pères venoient s'attendrir sur la gloire de leurs fils; le vieillard pleuroit en voyant sa patrie illustrée par des prodiges qui surpassoient tous ceux dont il avoit pu être témoin; les jeunes gens arrachoient à leur pères la permission de s'armer du bouclier et d'aller augmenter le nombre des héros de la patrie.

Le sang *des martyrs*, à dit un écrivain catholique, étoit une semence de fideles, et moi je dis que les fetes de la Grèce étoient chacune, pour cette heureuse contée, *une moisson de grands hommes.*

Nos guerriers ont enlevé à la face de l'univers par la loi de la victoire, les nombreux chefs-d'œuvre de Rome et de Venise, et ces dépouilles glorieuses font leur entrée dans la ville capitale de l'empire à l'insçu de ses propres habitans.

Ah! mes chers compatriotes, je vous le répète encore, vous n'êtes que des welchès!

— Il faut vraiment avoir bien à cœur sa tâche de journaliste pour parler du corps législatif; sa phisionomie ne change pas. Tel qu'il étoit hier, tel qu'il est aujourd'hui, toujours les mêmes orateurs à la tribune, et le même masque; toujours des adages de philantrophie, et pour résumé, quelque nouveaux paragraphes au code de proscription.

Ils viennent enfin d'aborder et d'emporter d'assaut la grande question. La réaction organise sa force armée en vertu de l'édit émané du conseil royal de Blankenbourg; la chambre, oui les *conclusions des gens du Roi*, et pour se conformer aux instentions pacifiques de sa majesté, ordonne la réorganisation

de la garde nationale. D'après le nouveau mode, tous les patriotes remuans, seront comme les prolétaires de Rome confondus dans la classe des fusiliers sans armes; des compagnies de chasseurs et de grenadiers seront organisées, habillées, armées et constitueront la seule force publique. Que feront les compagnies d'élites? ce qu'elles ont fait au 10 août et au 13 vendemiaire. Ces républicains que l'on désarme, leur répéteront pour la troisième fois et avec la même énergie, que les rois et tous les champions de la cause royale essayent en vain de lutter contre le génie de la liberté.

Laissons-les s'amuser de leurs pompons, de leurs épaulettes vertes, de leur uniforme de fin drap, de leurs sabres dorés et de leurs bottes luisantes, l'énergie *sans culotte*, je veux dire le mot pour les humilier, s'attachera à eux, comme le feu grégois qui ne s'éteint que lorsqu'il ne rencontre plus rien de combustible à consumer.

Les immobiles colonnes commandées par Hoche, Bonaparte et Moreau, vaudront bien les *mobiles-co*[illegible], dont la faction *Clichy veut faire sa garde prétorienne*.

Extrait du no. 5 de l'Echo des Cercles Patriotiques, rédigé par les citoyens Barbet et Darcet neveu. L'abonnement est de six livres pour trois mois. On s'abonne chez la citoyenne Noël, rue de Rohan, n. 17.

DE L'IMPRIMERIE DU JOURNAL.